JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : L’Éclipse du soleil

Enfin une ample ondée a rafraîchi les champs.
Les épis encor lourds de l’orage et penchants,
Dans l’ondulation calme qui les évente,
Se relèvent. Tout brille, et la plaine vivante,
Sous le bouillonnement des sèves en éveil,
Palpite, effervescente, aux ardeurs du Soleil.
Vie intense ! fraîcheur que l’alouette acclame.
Dans sa hâte frôlant les beaux pavots de flamme
Dont l’humide corolle arrose le chemin,
Jeanne marche le poing sur la hanche. A sa main
La faucille reluit comme un croissant de lune.
Elle va, le col droit, droite la tête brune,
Narine dilatée et les yeux francs ouverts,
Sa verdeur défiant la verdeur des blés verts.
Sous ses lèvres, à l’air, mi-closes et pourprées
Scintille l’éclatant émail des dents nacrées.
L’abeille voit ainsi de rapides lueurs
A l’aube s’éveiller sur les chardons en fleurs.

Jeanne va respirant la vigueur des arômes.
Derrière elle, déjà, s’éloignent les hauts chaumes,
Les noyers, les pignons aigus et les murs bas
Qu’étage, en les groupant, la ferme de Thomas.
Autour du pigeonnier, les essaims des colombes
Volent en tourbillons, et leurs joyeuses trombes,
S’abattant, vont neiger sur les toits des hangars.

Jeanne avait, en passant, détourné ses regards ;
Mais, s'ils s'étaient alors arrêtés sur la ferme,
Ils eussent, sur le mur d'enceinte qui l'enferme,
Vu surgir une tête, un homme dont les yeux
Obstinément dardaient leurs regards curieux,
Épiant tous les pas de la vive fillette
Dont la coiffe, bientôt, parmi les fleurs d'œillette,
Blancheur dans la blancheur, se dissout et se perd.

Elle va, pense-t-il, vers le marais désert !
Et précipitamment, de son observatoire,
L'homme descend, certain d'une prompte victoire :
Une pauvresse ! — Il tremble ; il se dit : « Suis-je fou ? »
Quand ses doigts affolés se heurtent au verrou
De la porte du mur qui s'ouvre sur la plaine.
Le cœur lui bat si fort qu'il lui coupe l'haleine.
Personne aux champs ! Il part tout d'un trait, et bientôt,
De nouveau, sur les blés, la fraîche coiffe éclôt,
Et puis le caraco lilas strié de raies
Flotte au milieu d'un plant de jeunes oseraies.
Elle marche d'un pas assuré, simplement,
Sans détourner ses yeux distraits, et, par moment,
Le soleil, caressant l'ardente jeune fille,
Affile un bref éclair au fer de la faucille.
Telle Jeanne s'en va, seule, vers le marais.
Elle en veut rapporter un peu d'herbage frais :
Car le jardin n'a plus, ainsi que la prairie,
Pour le menu bétail, que de l'herbe flétrie.
Après ce long soleil, autour de la maison,
La grande sécheresse a brûlé le gazon,
Altérant les grillons sous les touffes rôties.

Jeanne est devant un bois sauvage, plein d'orties
Qui hérissent partout leurs dards empoisonnés,
De chardons épineux dont les fronts carminés
Dressent les beaux fleurons de leurs crêtes sanglantes :
Où la ronce s'accroche à de farouches plantes
Dont le fruit de corail distille des venins.
Bois sombre et si touffu que les arbustes nains
Y meurent privés d'air ; où la fraîcheur perfide,
Délicieusement, du sol toujours humide,
S'exhale avec la fièvre. Ah ! pourtant que de fois
Jeanne et Bruno, jadis, dans de semblables bois,
Bien après le soleil, impunément, sans crainte,
Ont prolongé leurs jeux enfantins ! et l'empreinte
De leurs pas étourdis semble froisser encor
Le sauvage tapis de l'éternel décor.

Le chemin que suit Jeanne entre au bois. Il arrive
A l'étang solitaire et calme dont la rive
En tout temps se revêt de vivace gazon.

Jeanne bientôt se perd dans l'âpre frondaison.

Thomas se montre alors, interroge l'espace,
S'assure… bondit comme un sanglier rapace,
Et, tremblant de désir affreux, ivre, effaré,
Il s'enfonce à son tour dans l'épineux fourré
Et disparaît. Le bois rend un faible murmure,
Le pas lourd fait bouger, un instant, la ramure,
Et puis tout redevient tranquillement muet.

Dans l’étrange silence où rien ne remuait,
Ainsi qu’un souvenir soudain qui se réveille,
Par moment, bruissait, sur la ronce, une abeille ;
Une grange, derrière, au loin dressait le pan
De son large pignon où s’étalait un paon
Dont la voix prolongeait son aigre dissonance,
Tandis que, de nouveau, versant la somnolence,
La chaleur ondoyait sur les toits assoupis,
Immobiles vaisseaux d’un océan d’épis.

Tout à coup, le silence endormi du rivage
Se déchire en un cri, hurlement court, sauvage,
Sourd sanglot étranglé de haine et de fureur
Qui jette, à travers l’air, par une brusque horreur,
Un farouche frisson dont le marais tressaille.

La ronce crie ; un corps défonce la broussaille,
Et l’homme reparaît, aveuglé, chancelant.
Il tient avec ses doigts épais son front sanglant.
Un flot sombre et vermeil rougit sa face impure
Que traverse une large et béante coupure,
Éclaboussant en bas les ronces du chemin ;
Et sinistre, hideux, n’ayant plus rien d’humain,
Se ruant dans les blés, trébuchant, en démence,
Il s’enfuit et se perd dans la campagne immense.

Jeanne est près de l’étang, et son œil égaré
Va, machinalement, des verdures du pré
Où s’attendrit la rose étoile de la mauve,
Au trou noir du taillis où s’engouffra le fauve !

Que s’est-il donc passé ? Par quel étrange effet
Ne sait-elle plus bien comme cela s’est fait ?
Tout à l’heure… ici même !… étonnante oubliance !
Dans cette herbe, à genoux, calme, sans défiance,
Elle allait commencer à couper le gazon…
De toutes parts le bois dérobe l’horizon…
L’herbe étouffe les pas… et soudain, sans querelle,

Le monstre en souriant avait sauté sur elle.
Rêve affreux ! rien ne peut, ici, la secourir !
O lutte infâme ! ô honte ! elle avait cru mourir !
La faucille reluit… ô rage sans pareille !
O grand cri de damné qui frappa son oreille,
Si terrible qu'encore elle pense l'ouïr !
Quelque chose de rouge alors vint l'éblouir !…
D'une froide sueur son corps glacé se trempe…
Puis après ?… C'est en vain qu'elle presse sa tempe,
Elle ne sait plus rien du reste… O ciel ! du sang !
Sur l'herbe piétinée et qui, près de l'étang,
Pour redresser ses brins foulés, par instants, bouge,
La faucille apparaît féroce, horrible, rouge ;
Mâchoire ayant encor du monstre entre les dents.
Et Jeanne, convulsive et dont les yeux ardents
Éclairent le cerveau d'une évidence acerbe,
Voit la trace du sang qui court, rouge, sur l'herbe…
C'est par là que le lâche en chancelant a fui,
Les bras épars, cherchant dans le vide un appui…

Le corsage en lambeaux et la coiffe démise
Et les cheveux lâchés tombant sur sa chemise,
Jeanne reste immobile, inerte et le cou bas.

Dans quel bourbier sordide, hermine, tu tombas !
Si l'outrage est vengé, — tout ici te l'atteste —
Quel éclaboussement sur ta blancheur céleste !
Gardien de ta candeur, quel séraphin ailé
Remettra sur ton front le voile immaculé ?

Un tel effarement, par bonheur, l'avait prise,
Que ses regards voilés par la soudaine crise,
Au moment où le monstre effroyable s'enfuit,
Ne voyaient déjà plus qu'au travers d'une nuit
Où la lutte assez longue apparaissait très brève,
Vague image, infamie impalpable d'un rêve !…
Mais ses cheveux défaits, son bonnet déchiré,
Cette rouge faucille et ce sang sur le pré,
Ces témoins du combat, réalité vivante,
La glacent d'une honte immense et d'épouvante.

Elle prend la faucille, elle en lave le sang.
La tigresse renaît, fauve, l'audace au flanc :
« Allons, du cœur ! dit-elle, et plus de terreur vaine !
« Le sang venge le sang, eh bien ! vive la haine ! »

Et si quelqu'un l'eût vue, alors, d'un bras nerveux,
En tresse rassembler et tordre ses cheveux,
Rajuster son bonnet, épingler sa jaquette,
Croyant surprendre un jeu de farouche coquette,
Et ravi de sa grâce, invisible témoin,
Il eût cherché pour qui tant de fébrile soin !

Et la faucille crie, alertement, et l'herbe
Est coupée et liée, et, d'un geste superbe,
Jeanne se tord, se courbe et la saisit. D'un bond
Elle se dresse avec le fardeau sur le front.
Elle part, pâle et grave, et le pied prompt et ferme.
Elle n'évite plus de regarder la ferme ;
N'a-t-elle pas dompté l'infâme épouvantail ?
Un groupe curieux stationne au portail :
Elle apprend que Thomas, ivre, plein comme une outre,
S'est fendu le visage en tombant sur un coutre,
Que l'œil gauche est atteint, le nez fort entamé,
Et celui qui le conte est très bien informé.

Elle suit les chemins bordés d'épine et d'hièble.
Elle rentre au logis où, de plus en plus faible,
Angèle sommeillait près du vieil impotent ;
Maison tranquille et morne où personne n'entend
Son pas court, frémissant sous l'émoi qui l'agite.
— La mort plane déjà dans la paix de ce gîte. —

Tout est muet. Bruno, guéri, travaille au loin,
Et, dès l'aurore, il part pour la coupe du foin.
Jeanne va vers l'étable où sommeille la vie :
A la chèvre, aux lapins, l'herbe tendre est servie,
Mais les bêtes n'ont point leur caresse aujourd'hui…
Jeanne erre, passe, vient dans le vide et l'ennui.
Des canards réveillés l'odieux tintamarre
L'exaspère. Le tronc de l'aune, dans la mare,
Saigne de sa blessure, et le sombre soleil
A la crête des coqs allume un sang vermeil.
Et toujours, et toujours, devant son âme, brille,
L'effroyable croissant de la rouge faucille !…
Le cou lui brûle encor du baiser libertin !…

La paix, où la trouver ? Est-ce au calme jardin ?
Elle y va. Mais les fleurs ont des éclats funèbres.
Un frisson inconnu lui court dans les vertèbres,
Quand, soudain, elle songe au jeune homme endormi
Dont les lèvres, un jour, sous sa bouche, ont frémi.

Le sphinx est toujours là, plus ardent à l'orgie ;
Redoublant ses transports de sauvage énergie,
Il plonge au sein des fleurs, dans ses bonds violents,
Sa trompe insatiable et boit leurs cœurs sanglants :

« Allons plus loin, allons, » dit-elle. La prairie
Desséchée étendait son herbe défleurie.

L'air apportait de loin d'inquiets beuglements.
Les oiseaux s'agitaient dans de vagues tourments,
Jetant de petits cris comme à la dérobée.

Le ciel embrunissait sa coupole plombée !
Jour sinistre où l'azur lui-même est ennuyeux.

Jeanne se jette à terre, et, les mains sur les yeux,
Afin de se voiler ces funestes images,
Elle voit, dans le noir, s'élever des mirages :
Tout d'abord, c'est l'affreux combat du cabaret,
Puis son rêve : Voici la tragique forêt,
Le squelette du père et les chants d'allégresse
De l'Éden, et l'idole horrible !... La tigresse
Revoit la main infâme et l'immonde présent ;
Mais sa griffe est d'acier et déchire à présent !

Et dans l'herbe brûlée elle plongeait sa face.
Puis insensiblement, le cauchemar s'efface.
Ses sens sont pris alors d'une vague langueur,
Dont ils ne peuvent point mesurer la longueur.

Ses yeux s'ouvrent. Un deuil étendu dans le vide
A recouvert l'azur de son crêpe livide.
Une épouvante morne, immobile, alentour
Se tait dans la torpeur ténébreuse du jour.

Heure horrible ! En plein ciel sans nuage, scintille,
Fantastique soleil ! un croissant de faucille
Mordant un disque obscur et sanglant. O stupeur !

Jeanne vers le jardin fuyant, folle de peur,
N'ayant jamais rêvé d'étrangeté pareille,
Va chercher un refuge à l'abri de la treille
De ce lieu que sacra son amoureux éveil.

Comme le jour d'alors était pur ! Le soleil,
A travers le réseau de la ramure sombre,
Criblant de rayons clairs le terrain couvert d'ombre,
Au caprice léger des longs pampres flottants,
Et comme pour fêter l'Amour et le Printemps,
Laissait pleuvoir ses feux caressants. L'astre énorme,
Dont les traits tamisés multipliaient la forme,
Sur Jeanne et sur Bruno, versait, dorant leurs fronts,
Un éparpillement de petits astres ronds
Qui flottaient en dansant leurs célestes quadrilles…

Ces rayons aujourd'hui sont autant de faucilles !